

Palmyre, la Venise du désert

Georges Tate

Professeur à l'université de Versailles-Saint-Quentin en Yvelines
Directeur de la Mission archéologique franco-syrienne de Syrie du Nord

Depuis sa découverte à la fin du XVIIe siècle par des marchands britanniques venus d'Alep, et surtout après le déchiffrement de la langue palmyrénienne par l'abbé Barthélemy, Palmyre s'impose aux imaginations comme une cité fabuleuse, dont les ruines majestueuses s'élèvent au milieu du désert comme un mirage ou comme une énigme. Mais cette énigme a depuis longtemps cessé d'en être une depuis que les savants français, allemands, polonais et finalement syriens ont mené de front fouilles, études architecturales, recherches épigraphiques dont d'innombrables publications scientifiques rendent compte. Même s'il reste beaucoup à découvrir, la civilisation et l'histoire de Palmyre sont désormais connues, comme en témoigne ici George Tate.

Un centre de transit important entre le golfe Persique et la Méditerranée

Le principal sujet d'étonnement que suscite l'aspect général des ruines de Palmyre est la présence d'une véritable ville, à la fois étendue et riche, au milieu d'un désert où l'on ne trouve aucune ressource permettant d'assurer l'entretien d'une population aussi nombreuse et à plus forte raison d'expliquer sa richesse. Nous savons maintenant que Palmyre, ou Tadmor, était habitée depuis la plus haute Antiquité, mais qu'elle demeura peu peuplée et pauvre jusqu'à la fin de l'époque hellénistique, c'est-à-dire au début du Ier siècle avant J.-C. Cette oasis tenait en effet son existence de la source Efca, dont l'eau est sulfureuse ; il fallait donc creuser des puits pour trouver de l'eau potable. Ce ne sont donc pas ses ressources naturelles qui expliquent la croissance de Palmyre mais sa situation, à mi-chemin entre l'Euphrate et les cités syriennes, dans la conjoncture politique particulière qui a permis à sa population d'en tirer partie pour en faire un centre de transit entre le golfe Persique et la Méditerranée. Le commerce avec l'Extrême-Orient rapportait de fabuleux bénéfices à ceux qui le pratiquaient car il portait sur des produits peu pondéreux mais très coûteux : pierres précieuses, diamants, perles, bijoux, épices, soie dont nous savons qu'elle était importée de Chine par Ceylan. Ces riches produits étaient transportés par mer jusqu'au golfe Persique ou jusqu'à Aqaba ou Suez par la mer Rouge. Pour relier le golfe Persique à la Méditerranée, il n'existait que deux routes : celle de l'Euphrate qui menait à Antioche et Séleucie de Piérie, et celle du désert qui permettait d'atteindre soit Pétra, soit Bosra, soit Palmyre mais ne pouvait être empruntée sans l'accord des tribus qui nomadisaient dans le désert. Jusqu'à la conquête romaine, l'unité politique qui rassemblait la Mésopotamie et la Syrie rendait préférable le choix de la route de l'Euphrate. Mais à partir du moment où la frontière entre les Parthes et Rome s'établit sur ce fleuve, les routes du désert présentèrent l'avantage de permettre d'éviter les postes douaniers de l'Empire parthe. Le petit royaume de Meisan, situé au fond du golfe Persique, bénéficiait en effet d'une relation autonome et pouvait procurer à la fois un port aux marchands venus de Ceylan et une base de départ pour les caravanes. Au Ier siècle de notre ère, la route de Pétra était encore un axe de commerce important mais elle connut un déclin complet après l'annexion du royaume de Nabatène par Trajan (106 après J.-C.), et c'est la route de Palmyre qui draina désormais, jusqu'au milieu du IIIe siècle et peut-être au-delà, l'essentiel du commerce entre

le golfe Persique et la Méditerranée par Émèse (actuellement Homs) et le port de Tortosa (Tartous). Les Palmyréniens contrôlaient ce commerce de bout en bout. Dans le royaume de Meisan, ils avaient des comptoirs et nous savons même que certains d'entre eux commanditaient des navires de commerce assurant le trafic avec Ceylan. La grande affaire était l'organisation des caravanes. On distinguait deux sortes de « patrons ». Les « grands patrons » étaient des membres de grandes familles palmyréniennes ou plutôt des chefs de tribus, des cheikhs : c'étaient eux qui concluaient les accords avec les tribus du désert et qui, sans suivre les caravanes, entreprenaient les démarches, négociaient les alliances et procuraient les financements qui leur permettaient d'accomplir leur parcours en toute sécurité. Certains d'entre eux, qui avaient rendu des services signalés, comme un certain Soados, étaient jugés dignes par le sénat de recevoir quatre statues le représentant dans la cité et trois autres à Spasinou Charax, dans le royaume de Meisan, aux frais de la cité. Sans l'action de ces grands patrons, la traversée du désert par des caravanes aussi importantes et porteuses d'aussi grandes richesses aurait été évidemment impossible. Les chefs des caravanes, leurs patrons effectifs, qui les accompagnaient de bout en bout, avaient le titre de *synodiarque* (*synodiai*, caravanes). Ce sont eux qui les dirigeaient, choisissant les pistes, résolvant les problèmes de ravitaillement et de sécurité sur des territoires où leur passage avait été préparé par les interventions antérieures des grands patrons résidant à Palmyre. La caravane était sans aucun doute accompagnée par une escorte de méharistes armés car, dans cette zone située entre les empires, hormis la négociation, aucune autre autorité que celle que confère la force ne pouvait être respectée. Sauf dans les cas où ils travaillaient à leur compte, ce qui semble avoir été rare, ces synodiarques louaient leurs services à de grands patrons moyennant une rétribution.

Une cité grecque qui garde l'empreinte des anciennes cultures orientales

Ville opulente et même, en ses meilleurs jours, extraordinairement riche, Palmyre est aussi le centre d'une civilisation qui nous a laissé des monuments originaux et remarquables, dans le domaine de l'architecture, de la sculpture et du décor sculpté. La question qui se pose à ce propos est celle de la nature de cette civilisation et, à travers elle, de l'identité culturelle de sa population.

Il apparaît de manière immédiate, dans les monuments comme dans les institutions, que Palmyre est une cité grecque. Si l'on en juge à la forme des monuments : colonnes surmontées de chapiteaux corinthiens portant des architraves, temples péristyles, théâtre et tétrapyle ; tout semble indiquer qu'elle est toujours imprégnée d'hellénisme. L'abondance des inscriptions grecques et les informations qu'elles livrent sur les institutions et leur fonctionnement confirment cette impression. Dans l'espace d'autonomie qui lui a été concédé par Rome quand elle a été élevée au rang de cité libre par Hadrien, Palmyre gère ses affaires intérieures sous l'autorité d'une *boulè* – un sénat – et de magistrats élus annuellement comme dans toutes les cités grecques de l'empire. Ce serait toutefois une erreur que de s'en tenir à ces faits. L'appartenance de Palmyre au monde hellénistique n'est pas simple apparence : adopter un décor monumental grec et se gouverner par le moyen d'institutions grecques impliquent, au moins dans une certaine mesure, une adhésion à l'hellénisme ou la font naître. Or les Palmyréniens ne sont pas des Grecs mais des Araméens et des Arabes. Si hellénisés qu'ils soient, ils conservent une organisation sociale, des usages et des croyances qui s'apparentaient aux cultures de l'Orient ancien. Du point de vue social, les familles sont nucléaires et monogames comme en Grèce et à Rome mais, à Palmyre, les tribus dans lesquelles elles se regroupent sont des entités puissantes, qui ont leurs cultes, leurs traditions. Certains de ses membres exercent un véritable pouvoir dans la tribu et dans les relations de pouvoirs qu'elle entretient avec les autres. Tout en s'inscrivant dans le cadre institutionnel propre aux cités grecques dont Palmyre s'est dotée, les rapports de force y sont ceux qui s'établissent entre tribus, ce qui ne correspond en rien aux réalités que les autres cités grecques connaissent. La politique, dans « la Venise du désert », concerne les grands chefs et non les simples citoyens comme c'est le cas dans les sociétés bédouines, et à la différence de ce qui existe en Grèce ou même à Rome à la même époque. Les monuments religieux, sanctuaires et temples, sont eux aussi conçus selon cette double appartenance. C'est ainsi que le temple de Bêl, consacré en 32 avant J.-C., est un pseudo-diptère construit, à l'évidence, sur le modèle de celui que le grand architecte grec Hermogène, au II^e siècle avant J.-C., bâtit à Magnésie du Méandre, sur la côte occidentale de l'Asie Mineure ; mais il s'en distingue par d'autres traits qui montrent que, par-delà son apparence extérieure, il est conçu comme un temple oriental : la colonnade latérale ouest est

percée par un monumental portail au chambranle mouluré si bien qu'à la différence des temples grecs, où l'entrée se situe du petit côté, dans le temple de Bêl l'accès se fait par le côté long : le double portail, planté dans la colonnade, et celui qui se trouve dans le mur du temple, mènent à la *cella* qui comporte de chaque côté deux édicules élevés, des *thalamos*, où se trouvent les statues des divinités, donc les divinités elles-mêmes. La *cella* n'est accessible qu'aux prêtres les plus importants, les fidèles se rassemblant dans la cour sans avoir le droit d'aller au-delà. Ce dispositif, qui rappelle celui des temples assyriens, est adapté aux cultes des divinités de l'Orient et non à celui des divinités grecques. Le panthéon des divinités auxquelles les Palmyréniens rendent un culte appartient d'ailleurs au vieux fonds oriental. Elles se divisent en trois groupes : les unes comme Bêl, tout en dérivant d'un ancien fonds local, sont d'origine babylonienne et remontent à la domination de Babylone au temps de Nabuchodonosor ; d'autres, comme Baalshamin et Atargatis, viennent de la Syrie occidentale ; d'autres, enfin, comme Allath, sont des divinités arabes. Comme la plupart des cités de la Syrie romaine, Palmyre est occupée par des Orientaux hellénisés mais, à leur différence, en raison de son éloignement, sa population demeure davantage attachée à ses traditions culturelles et à ses cultes.

Palmyre et l'Empire romain

Dans un texte célèbre, Pline explique que Palmyre, isolée au milieu du désert, réussit à maintenir son indépendance en utilisant un subtil jeu de bascule entre les deux empires rivaux de Rome et des Parthes. Nous savons aujourd'hui, par les inscriptions trouvées sur le site, que ce tableau romantique ne correspondait plus à la réalité du temps de Pline : Palmyre avait été annexée par Rome et avait reçu le statut de cité tributaire, ce qui ne lui laissait guère d'autonomie et la plaçait directement sous l'autorité de gouverneur d'Antioche. Sa situation à cet égard s'améliora dans le courant du II^e siècle ; en recevant le statut de cité libre, sans doute sous Hadrien, elle acquit une réelle autonomie interne, même si le gouverneur continuait à exercer un réel contrôle sur ses affaires et, finalement, Caracalla lui accorda le statut fort envié de colonie. Néanmoins, Palmyre demeurait soumise au pouvoir impérial dans les mêmes conditions que les autres cités syriennes.

Palmyre tenta, certes, de se rendre indépendante mais cet épisode, glorieux et bref, qui n'avait d'ailleurs aucune chance de réussir, ne se situe pas au début mais à la fin du temps où Palmyre connaissait l'opulence et était le centre des caravanes.

À partir de 230, après l'avènement d'une nouvelle dynastie en Iran, les Sassanides, dont le programme était de rétablir l'empire des Perses dans la grandeur et dans les possessions acquises sous les Achéménides, les guerres avec Rome reprirent. La seconde, de 259 à 260, se traduisit par des échecs retentissant de l'armée romaine : la Syrie fut envahie, ses principales villes prises, pillées et rançonnées. Les armées perses furent toutefois obligées, pour des raisons que nous ignorons, de rebrousser chemin, après s'être avancées jusqu'aux abords du plateau anatolien, et elles se heurtèrent, dans leur retraite, à l'attaque victorieuse d'Odenath, qui reprit aux Perses leur butin et les obligea à quitter le territoire impérial.

Avant même ces événements, Odenath était un personnage important. Il avait acquis le rang de sénateur romain et avait pu rassembler une armée de Palmyréniens. Palmyre fournissait, en effet, à Rome des soldats qui combattaient en qualité d'auxiliaires en Afrique du Nord contre les nomades. L'armée d'Odenath était une cavalerie cuirassée, peut-être formée de vétérans qui n'avaient nul besoin d'être formés ; peut-être était-elle grossie aussi par ce qui restait des armées romaines stationnées en Syrie. Grâce aux victoires brillantes qu'il venait de remporter et alors que l'empereur romain était occupé par la défense du Danube, Odenath devint le principal personnage de la Syrie ; il exerça de fait les fonctions de gouverneur, avec le titre de consulaire, qu'il prit avec l'assentiment de l'empereur. Il ne s'agissait donc pas d'une véritable dissidence mais d'un pouvoir de fait que Rome ne put que reconnaître dès lors que lui-même ne se soulevait pas contre sa domination et agissait en représentant du pouvoir légitime, même si, en réalité, il était indépendant. En Syrie, il portait le titre de *Resh* ou *Rash Tadmor*, ce qui montre que son pouvoir s'établissait au-dessus des organes traditionnels de la cité.

En 260, la guerre contre les Perses reprit. L'empereur Valérien fut vaincu et capturé, et la Syrie

envahie : trente-six villes furent prises et pillées et, parmi elles, Antioche. Odenath apparut à nouveau comme le sauveur. Il chassa les Perses de Syrie, les poursuivit jusqu'en Mésopotamie et attaqua à deux reprises leur capitale, Ctésiphon. Du même coup, en raison de la défaillance des représentants réguliers du gouvernement impérial, Odenath reçut le titre de *Corrector Totius Orientis*, c'est-à-dire « restaurateur – ou organisateur – de tout l'Orient », ce qui ne correspond à rien de connu dans les institutions impériales : Odenath était une sorte de sous-empereur régional qui gouvernait le tiers de l'empire avec une indépendance de fait quasi totale, mais dans le respect formel de l'unité de l'empire.

Son principat se termina tragiquement par son assassinat, ainsi que celui de son fils Hérodiën ou Hairan en 267 – les circonstances de cet attentat sont obscures et ses auteurs inconnus : ils peuvent avoir été les instruments de l'empereur Gallien mais tout autant de Zénobie qui aurait été soucieuse d'assurer la succession de son propre fils, Wahballat. Toujours est-il que Zénobie hérita des pouvoirs d'Odenath. Redoutant les entreprises de Rome pour rétablir l'unité de l'empire, Zénobie prit les devants et envoya ses armées s'emparer de l'Égypte et de l'Asie Mineure. Elle se trouva ainsi à la tête d'un empire dont toutes les parties avaient en commun d'être hellénisées. La construction politique qu'elle gouvernait préfigurait l'Empire romain d'Orient plutôt que le califat omeyyade de Damas, mais n'en fut pas moins éphémère. L'empereur Aurélien lança contre Zénobie une attaque foudroyante ; il reconquit l'Égypte en 271, l'Asie Mineure en 272, défit les troupes palmyréniennes devant Antioche, la même année, puis s'empara de Palmyre au terme d'une marche forcée à travers le désert en plein mois de juillet. Capturée alors qu'elle s'apprêtait à franchir l'Euphrate pour chercher refuge chez les Perses, Zénobie fut emmenée à Rome pour figurer, chargée de chaînes en or et de quantité de bijoux, dans le triomphe d'Aurélien, avant de terminer sa vie en résidence surveillée dans la villa de Tivoli. Selon certaines sources, elle aurait finalement épousé un sénateur romain.

Georges Tate

Janvier 2002

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

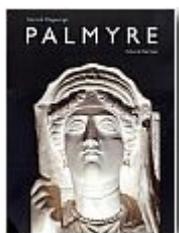
Bibliographie



L'Art au Proche-Orient, cités du désert
Henri Stierlin
Le Seuil, Paris, 1987



Les Palmyréniens
E. Will
Armand Colin, Paris, 1997



Palmyre
Gérard Degorge
Imprimerie Nationale, 2001



Palmyre
J. Starcky, M. Gawlikowski
Adrien Maisonneuve, 1971



Le temple de Bel à Palmyre
Henri Seyrig, R. Any, E. Will
Geuthner, Paris, 1975